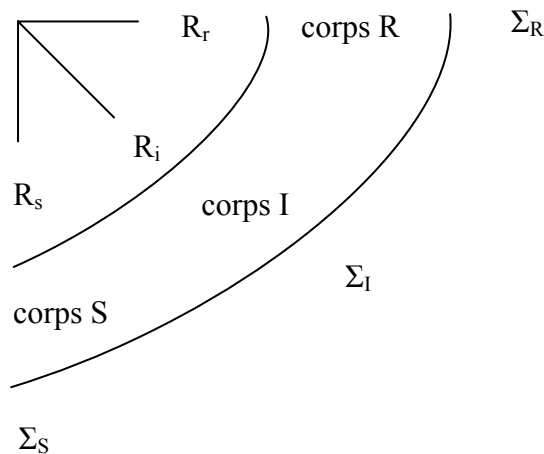


René Lew
Dimensions de la psychanalyse,
intervention au Congrès d'Analyse freudienne,
Paris, 4 et 5 octobre 2008,
Rencontres avec le réel
(Corps et symptôme : 8ème livraison)

Construction des impossibles

Lacan démontre proprement que des impossibles sont produits par la mise en place d'une syntaxe dans un champ d'expérience, là où ils n'avaient pas place auparavant. Si le réel se définit comme impossible (mais à mon sens il y a divers réels, autrement conçus aussi)¹, alors le choix d'une syntaxe — en ce qu'elle induit tel ou tel impossible, y compris dans les bifurcations qu'une telle syntaxe peut impliquer en son sein — est déterminant d'un réel au moins. Je veux dire par là que les réels sont multiples et variables suivant les accès qu'on s'ouvre à eux selon le choix qu'on effectue de telle ou telle syntaxe, comme de son maniement. C'est dire que le réel est une catégorie du sujet défini comme agent d'un choix.

Aussi la superposition du corps comme des symptômes à ces réels en explique la même variabilité dans un monde considéré depuis ces symptômes entre autres.



¹ Cf. M.-Cl. Labadie, R. Lew, F. Nathan-Murat, « Construire les réels de la psychanalyse », 2ème colloque du Comité de liaison français de Convergencia, janvier 2003 ; R. L., *Épistémologie de la psychanalyse*, à paraître, ou je développe en quoi tout réel est le fait d'un barrage forclusif qui ne fait plus lien discordancier.

1. La construction syntactique du monde²

1.0. Multiplicité des réels

À l'encontre des habitudes lacaniennes parlant du réel de façon essentialiste, en particulier en dotant ce vocable d'une majuscule, je soutiens en effet que le réel est variable puisque variablement construit.

Pour le spécifier d'entrée, j'appelle plus largement « réel » toute modalisation de la forclusion qui spécifie la part substantive³ de toute négation, part alors distinguée, mais non nécessairement détachée de sa constitution dialectique la liant à un discordancier proprement fonctionnel.⁴ Cela nécessite de rappeler que l'asphéricité signifiante peut se scinder encore par une coupure (que Lacan pointe comme une extension de ce qu'il appelle le « point hors ligne » dans « L'étourdit ») libérant le sphérique et l'asphérique de leur lien, un lien constitutif du plan projectif (de dimension 2 et dont l'immersion dans l'espace tridimensionnel ambiant donne ce qui se figure comme un *cross-cap* avec une seule ligne d'auto-intersection). Un tel plan projectif est en effet l'association bord à bord (par identification de ces bords : un cercle et un « huit intérieur ») d'un disque (portion de sphère) et d'une bande de Möbius (asphérique, avec une seule demi-torsion). Cette coupure selon l'extension du « point hors ligne » libère ces deux composants, quand une coupure selon ce que Lacan appelle « ligne sans point(s) », en ce que celle-ci est la restriction à une ligne (fermée, à un seul tour) de la bande de Moebius (dès lors effacée par restriction précisément sur sa coupure médiane), met à plat le *cross-cap*, alors réduit au disque composant. Ainsi la barrière de contact de Freud (en ce qu'elle est le paradigme historique de l'asphéricité dans la psychanalyse : ce concept lie de façon oxymorique ces opposés que sont le barrage et le contact), ainsi la barrière de contact peut-elle se réduire forclusivement à n'être que barrière sans ne plus faire contact par un clivage littoral, c'est-à-dire un *distinguo* faisant jonction. Je différencie ici en effet le clivage (*Spaltung*) freudien, qui met en contact, du clivage bleulérien qui fait barrage (*Sperrung*).

C'est dire que tout type d'asphéricité, quand on y distingue le sphérique, par exemple sur le mode de la paire ordonnée (asphérique → (asphérique → sphérique)), est porteur d'un réel. En des termes dimensionnels, ces variétés dépendent plus particulièrement aussi de la dimension du plan projectif⁵ comme de celle apparente du modèle qu'on peut réaliser en trois dimensions (par immersion) pour en rendre compte.⁶ Chaque schème syntactique est ainsi porteur d'un réel au moins.

² Cf. J. Lacan, « Introduction au séminaire sur *La lettre volée* », et « Présentation de la suite », *Écrits*, Seuil, 1966.

³ C'est le pas, la mie, la goutte, le rien, la jamais, le point, etc., de la négation française.

⁴ En cas de rupture de cette dialectique, on a affaire à un état psychotique. Cf. R.L., « Positions subjectives données comme psychotiques », *Lettre de la S. P. F.* n° 13.

⁵ Daniel Hughes et Fred Piper, *Projective planes*, Springer

⁶ Ainsi un plan projectif (standard) de dimension 2 peut-il être construit par adjonction d'un disque à une bande de Moebius comportant un nombre nécessairement impair de demi-torsions, mais variable : une (→ *cross-cap*), trois (→ surface de Boy), cinq...

1.1. Construction syntaxique de l'impossible chez Lacan : le choix de la syntaxe

À suivre la méthode de Lacan dans son « Introduction au séminaire sur *La lettre volée* »⁷, il apparaît bien que le tout possible — le tout possible de ce qui se présente empiriquement (mais qui ne peut être considéré comme tel que par après, selon un après-coup rétrogrédient) comme une « donnée »⁸ de hasard — se réduit à quelques possibles, c'est-à-dire, en corollaire, aussi à des impossibles, selon, d'une part, le choix de la syntaxe mise en œuvre en étant supposée transcrire cette donnée et, d'autre part, le choix entre les voies diverses à parcourir pour réussir cette mise en œuvre et qui se présentent au sein de cette syntaxe. Par exemple, avec la syntaxe exemplifiée par Lacan,

« [...] à fixer le terme du 4ème temps celui du 2ème ne sera pas indifférent.

On peut démontrer qu'à fixer le 1er et le 4ème terme d'une série, il y aura toujours une lettre dont la possibilité sera exclue des deux termes intermédiaires et qu'il y a deux autres lettres dont l'une est toujours exclue du premier, l'autre du second de ces termes intermédiaires. »⁹

Lacan, dans ces pages, donne un exemple (pas plus qu'un exemple) de transcription, de ce qui par après pourra être considéré comme un réel primordial symbolisé par cette transcription. Les conditions de réécriture de ce réel se présentent comme une syntaxe réordonnant à chaque étape de sa mise en œuvre l'ordre supposé initial : ici de hasard (j'insiste : donné tel uniquement au futur antérieur). Mais il apparaît bien vite que le choix de la syntaxe en jeu implique en cours de route certaines impossibilités, certaines occurrences radiées, qu'on peut appréhender comme des réels (cette fois distincts du réel primordial). Dans tous les cas (y compris ce *primum* d'après-coup) le réel est tributaire de la mise en place de cette syntaxe. On ne se heurte au réel qu'en tant que non survenu. Il ne vaut ainsi qu'exclu du symbolique. C'est assurément là une autre consistance (négative) que l'articulation définissant un symbolique.

Un double niveau de choix se présente donc : (1) celui de la syntaxe à faire opérer sur ce qui semble une donnée de base, (2) celui des voies à suivre selon les transformations inhérentes à cette syntaxe. Chaque virage ou décrochage dans ces voies (2) et dans ce réseau (1) implique en conséquence une exclusion. et dès lors un réel distinct. Je le dis ainsi pour rappeler ce que tout réel a de forclusif ou, tout autant, d'établi sur une forclusion.

1.2. La fonction signifiante, l'intension pulsionnelle

Ces choix, ces constructions, ces réseaux sont des fonctions à l'œuvre. Leur existence ou leur inexistence, les différences entre leurs constituants ou leurs habillages, les manières de se rapporter à eux sont des modes de réalisation du signifiant comme constamment hypothétique. Chaque bifurcation par exemple représente ce que l'hypothèse fondant une démarche amènerait de conséquence attendue, dans l'éventail des conséquences possibles. Ainsi n'y a-t-il de signifiant qu'hypothétique : tributaire d'un autre qui dépend de son existence à lui, ce « premier » signifiant censé produire cet autre. Les bifurcations dont je parle ne sont qu'un mode de « réalisation » de l'hypothèse, fondé sur un choix et le fondant sans le trouver préconstruit. Juste « prérequis », mais par après. La construction symbolique du signifiant implique ainsi, par sa démarche inductive, des éliminations constitutives des réels.

⁷ *Écrits*, Seuil, p.44 *sqq.*

⁸ Méfions-nous donc des philosophies de la « donation », cf. Jean-Luc Marion, *Étant donné*, P.U.F.

⁹ *Loc.cit.*, p. 40. Voir les tableaux Ω et O de la p. 50 des *Écrits*.

Le sujet est ainsi tributaire du signifiant en ce qu'il est déterminé par un langage formel¹⁰. « La subjectivité à l'origine n'est d'aucun rapport au réel, mais d'une syntaxe qu'y engendre la marque signifiante. »¹¹ Pas de réel préalable, juste l'effet d'une supposition. Freud appelle « pulsion » cette supposée donnée signifiante, en fait uniquement fonctionnelle d'homogénéiser les trois modes extensionnels qui la mettent en œuvre : motion réelle, représentation imaginaire, représentance symbolique. De cette détermination symbolique participe la « surdétermination signifiante dont Freud nous apporte la notion, et qui n'a jamais pu être conçue comme une surdétermination *réelle* dans un esprit comme le sien »¹².

À cet égard, Lacan renverse le domaine de la preuve en considérant que si quelqu'un considère « qu'il ne suffit pas de cet ordre constituant du symbolique pour y faire face à tout » (p.42) qu'il en fasse la preuve.¹³ Et c'est plus exactement dans le réel que le sujet s'avère de ce fait déterminé par « un langage formel » (*ibid.*). Le symptôme que Lacan expose dans cette Introduction démontre qu'il apporte « une syntaxe à seulement déjà, ce réel, le faire hasard » (p. 43). « [...] plutôt que de rien de réel, qu'on se croit en devoir d'y supposer, c'est justement de *ce qui n'était pas* [Lacan souligne] que ce qui se répète procède » (*ibid.*). J'insiste : ce qui se répète procède d'un ordre de supposition (venant passer outre un vide : la supposition est par elle-même fonctionnelle), dont la mise en forme indique la syntaxe ainsi mise en œuvre et qui se présente d'abord comme signifiant. Pour aller dans ce sens, je souligne cette définition du symptôme de représenter (comme signifiant) la syntaxe déterminant le réel en cause. De là la valeur objectale du symptôme et son fondement évidé, ou son fond d'évidement, l'ensemble impliquant un réel par construction.

1.3. Les effets d'impossibilité

Les exclusions qui se démontrent de la mise en place d'un choix de syntaxe ne sont pas sans effets en particulier symptomatiques. Ainsi en est-il de la rétroaction de ces impossibilités sur leurs antécédents : la seule supposition d'un conséquent à obtenir implique en retour (c'est réversif : mais avec un décalage à chaque étape, d'où la topologie hélicoïdale qui s'en dégage) une impossibilité à l'étape antérieure mise en jeu comme intermédiaire dans la suite des transformations que nécessite la syntaxe pour être constituée comme telle.

Tout barrage à l'égard de la production de ce que j'indique là comme un effet d'extension se présente au niveau de cet effet comme une exclusion (pour le dire comme Lacan à ce moment là : l'exclusion d'une lettre) ou une forclusion alors relative à une fonction signifiante, comme inductive d'un réel. Très directement : à tenir le point de vue du réel, il échappe que celui-ci soit tributaire des modes de transcription fonctionnelle propres à la syntaxe qui le constitue. Lacan ne dit rien d'autre au début de « L'étourdit » en soutenant que cela reste oublié : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. » Le « ce » est ostensiblement un réel, ce qui n'est pas le cas du subjonctif. Mais la même chose peut se dire comme privation (dans la triade qui la lie à la dite frustration et à la castration) ou même rejet, selon qu'on considère l'action de l'Autre ou celle du sujet sur soi, incapable de prendre en compte le plus-de-jouir ainsi produit par cette syntaxe et qui y renonce. C'est de toute façon souligner que, sous quelque forme que ce soit (et entre autres *Versagung* sur le versant de l'Autre, ou *Verzicht* sur celui du sujet), c'est d'une *Verwerfung* qu'il s'agit. Car la

¹⁰ *Ibid.*, p.42.

¹¹ *Ibid.*, p. 50.

¹² *Ibid.*, p. 52.

¹³ Très exactement : « [...] s'il y a [...] preuve à faire, c'est de ce qu'il ne suffit pas [...] . »

forclusion subsiste au travers des négations plus élaborées qui à la fois en procèdent et la mènent plus loin.

1.4. Les impossibles réels

Chaque type de *Verwerfung* à l'œuvre est ainsi porteuse d'un réel. Je différencie donc la dualité négativité/positivité propre à chaque niveau négatif, de la dualité forclusion/discordance, constituant chacun de ses niveaux de négation. Le niveau 0 (de principe) entre *Verwerfung* et *Bejahung* primaire (c'est l'incorporation du Père chez Freud) ouvre à ces autres niveaux que sont :

(1) la distinction objet/sujet (ou, dit autrement, *Unlust/Lust*, jouissance de l'Autre/jouissance phallique, extérieur/intérieur, mauvais/bon, etc.), propre à la dénégation (*Verneinung/Bejahung* proprement dite),

(2) l'articulation du sujet à l'objet, tenant compte de leur distinction (que Freud appelle « castration » et qui renvoie à l'objet toujours déjà perdu, soit à l'objet *a* de Lacan) en permettant à un sujet d'accepter ou non, de rejeter et démentir alors, cette fonction de castration : démenti ou reconnaissance de la castration, *Verleugnung/Anerkennung*,

(3) l'effet en retour que le sujet reçoit de l'Autre qui se dédit ou non de ce qu'il peut apporter de satisfaction : frustration ou satisfaction pulsionnelle, *Versagung/Triebbefriedigung*,

(4) effet qu'il peut d'ailleurs prendre à son compte, comme nous l'avons vu, pour s'en départir ou non : renoncement à la jouissance ou gain de jouissance, *Verzicht/Lustgewinn*.

À chaque étape, un réel se dégage (1) pour entériner, mais forclusivement, le distinguo sujet/objet, ou (2) pour interdire le rapport à l'objet, ou (3) pour ne pas susciter à partir de celui-ci de satisfaction ni (4) de jouissance supplémentaire (renvoyant auquel cas à l'Autre).

1.5. L'évidement de l'objet

Un tel réel s'avère ainsi dans sa constitution même impliquer une anti-ontologie, schématisable par la construction du lien du sphérique à l'asphérique. C'est pourquoi on peut ici parler de vidage ou d'évidement de l'objet, dégageant le caractère signifiant et asphérique de toute fonction. Ces rapports sont formalisables au travers du modèle du carrefour de bandes, apte à mettre en jeu les surfaces topologiques asphériques et fermées de Lacan, ainsi désobturées et faisant place à un trajet rendu visible par un lacet passant pas tous les espaces du carrefour de bandes, des espaces qui au total n'en font qu'un ou deux, selon le cas d'espèce.

2. Construction des mondes extensionnels

Je reprendrai maintenant ici le propos de Lacan dans « La troisième » concernant la jouissance¹⁴, afin de spécifier les types de saisies extensionnelles de la syntaxe à l'œuvre, en termes d'objets comme en termes de valeurs, mais surtout en soulignant que ces extensions appellent leur déconstruction comme vidage de toute substance, ou évidement comme dira

¹⁴ J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne de Paris* n° 16.

plus tard Lacan. Cet évidemment concerne en fait d'abord la jouissance — celle de l'Autre, car la jouissance phallique se fonde de cette exclusion (« il ne faudrait pas ») de la jouissance de l'Autre. En quelque sorte la discordance se fonde d'une récusation de la forclusion et donc le symbolique se fonde d'un écart d'avec un réel « naturel », c'est-à-dire de la mise à l'écart de celui-ci.

2.0. L'évidement de la jouissance

Aussi Lacan commence-t-il son propos par cette même remarque : qu'on doive vider la voix de toute substance (ou substantification) pour la spécifier comme signifiante.¹⁵ Parler de signifiant, c'est souligner que l'inconscient ne peut s'appréhender ni philosophiquement, ni psychologiquement. Aussi n'est-ce pas de penser (ou de pensées) que l'on vit, mais de jouissance. Jouir correspond à intégrer la fonction signifiante dans sa vie, c'est-à-dire dans la vie : pour la faire sienne. Faire fruition du signifiant, c'est bien là le prendre comme fonction mettant pulsionnellement le corps en marche. Encore faut-il en savoir quelque chose (parler ici de « chose » est adéquat) : en l'occurrence, prendre la pensée en objet n'est qu'un moyen de construire l'objet dont le sujet se fonde asphériquement, puisque cet objet n'est que fonction en extension (à suivre Frege dans son analyse de l'objet et de la signification). Et cette appréhension de la fonction (et d'abord de la fonction existentielle) en objet n'est qu'une affaire d'écriture : c'est un autre mode de retranscription syntactique que celui que Lacan utilise, mais cela reste une syntaxe et une réécriture.

2.1. Le réel de la jouissance, le réel du corps

Cette fruition du signifiant n'est cependant en rien une mise en évidence ordonnée, extrinsèque, d'un rapport du sujet à ce dont il dépend, et précisément à la signifiante. Car le sujet est la « concrétisation » de ce rapport même, à entendre en sous-jacence comme clivage, non pas clivage du sujet, mais sujet comme clivage. Et cette non-concordance de la fonction, comme vide à l'œuvre, avec le rapport que le sujet entretient avec elle et qui le constitue, se présente comme un impossible qui se donne (ou plus exactement : se prend) comme réel, puisqu'évidé, au sens de soutenir une exclusion — en l'occurrence un réel de la jouissance. En disant qui plus est qu'il « appelle symptôme ce qui vient du réel »¹⁶, Lacan spécifie ainsi que tout symptôme est lié à la jouissance. C'est une manière courante de remarquer, par exemple, que chacun jouit du symptôme dont il se plaint, il en jouit comme réel, car c'est toujours aussi un en-plus. Aussi Freud souligne que « le délirant aime son délire comme lui-même »¹⁷, à assurer son existence subjective dans une jouissance du délire.

De là Lacan est fondé à remonter du symptôme au réel : « le sens du symptôme, c'est le réel »¹⁸. À pointer ce symptôme comme un après-coup du réel, Lacan l'indique en effet comme réversivement, non seulement l'indice, mais surtout la condition même d'un ancrage réel du sujet. C'est donc au travers de ce qui aura été que le symptôme se « donne » comme après-coup pro— et rétrogrédient du réel. Il n'advient que selon ce qui aura été, mais rien

¹⁵ C'est à rapprocher du Livre XI des *Confessions* de saint Augustin.

¹⁶ « La troisième », *loc.cit.*, p.185.

¹⁷ S. Freud, lettres à Fliess, trad. fse in *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., p.101.

¹⁸ *Loc.cit.*, p.186.

n'aura été qu'afin d'entraîner ce qui doit advenir, et d'abord comme sujet du symptôme. « *Wo Es war, soll Ich werden.* »

Que la jouissance vienne du signifiant, selon la structure d'hypothèse de celui-ci, n'empêche pas qu'elle ne doive opérer que du corps, passant ainsi de l'hypothétique fonctionnel à la matérialité objectale du corps, et de l'anticipation à la rétroaction. Plus exactement la jouissance, comme signifiante, est tributaire de ce que Lacan appelle « lalangue », concept que je situe au niveau fonctionnel, intensionnel, de la signifiante (à distance du corpus langagier d'une langue)¹⁹. Le réel du corps sert ainsi de soubassement à la jouissance (Lacan dit plutôt : au « jouir ») en ce que celle-ci s'inscrit en fait selon les termes de lalangue, à mon sens grâce aux catégories logiques auxquelles cette dernière correspond. Aussi Lacan est-il amené, à propos de jouissance, à distinguer entre celle du corps (dont dépend, afin d'établir l'intension signifiante, la déconstruction des extensions, à la fois objectales et du monde), soit la jouissance de l'Autre, et celle de lalangue, qui ne se fonde que de l'interdit posé sur la précédente (du fait qu'elle soit tributaire de la pulsion de mort), soit la jouissance phallique, qui assure tout autant comme fonction à l'œuvre cette même pulsion de mort. Et Lacan est amené à soutenir que « ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même » (p.189), façon d'émerger de ce qui peut apparaître spatialement comme une gangue fonctionnelle. Nous retrouvons là l'articulation du forclusif de l'Autre et du discordancier de lalangue.

Ce faisant, déconstruction à l'appui, c'est passer de la jouissance de l'Autre à la jouissance phallique dans des termes qui, pour cette raison même, s'en trouvent modifiés²⁰, même si la négation propre à cette déconstruction — et en particulier la forclusion qui fonde tout réel, y compris hors psychose²¹ — poursuit un travail de sape constituant la jouissance de l'Autre en abîme et la jouissance phallique en éclats de la première, si on l'entend saisie en objet(s). Du vide organisant la signifiante on en vient, pour rendre opératoire ce vide, à repartir des éclats de l'objet comme morceaux du corps. C'est que, toute esthétique transcendantale mise de côté, le temps implique cette spatialisation comme sa distension : une distension dispersée en praticables différenciés, mais en attente d'être « ramassés ».

La jouissance du corps est ainsi celle de l'Autre. De là cette remarque « que la jouissance phallique devienne anomalique à la jouissance du corps » (p. 190). C'est en quoi le symptôme ne saurait se réduire à la jouissance phallique, puisqu'il « ne cesse pas de s'écrire du réel » (p. 194), et d'abord du réel du corps, *via* l'angoisse, comme rapportant chacun des versants de la sexualité l'un à l'autre.²²

Plus largement le réel du corps est de l'ordre de tout réel d'objet, un réel du rapport impossible à l'objet²³ qui appelle sa symbolisation (selon ce qui en devient dès lors un rapport identificatoire) par l'équivocité signifiante, et plus directement le jeu de mots. Le non-rapport, en particulier sexuel, fait symptôme de son lien d'équivocité au rapport. Ce lien je le dis pour cette raison littoral (de se passer de toute barrière). Et il n'y a de rapport que soutenu par la jouissance phallique, comme valeur d'échange, et ses équivalents langagiers : signifiante et lalangue. Interpréter ne porte donc que sur cette équivocité.

¹⁹ Lorsque dans sa « Conférence à Genève sur le symptôme », en particulier, Lacan situe lalangue comme lallation, nous sommes au passage du son au phonème, selon un mode de discrimination qui est appelé à constituer le langage au travers d'une langue.

²⁰ C'est à rapprocher de la modification (ou de l'« altération ») subjective de Freud, *Ichveränderung*.

²¹ J. Lacan, *La logique du fantasme*, séance du 18 janvier 1967.

²² Cf. R. L., « Le sexe de l'angoisse », exposé au IV^{ème} Congrès de Convergencia, Buenos Aires, 2009.

²³ R.L., « Rapports et non-rapports dans le *Witz* », *Che vuoi ?* n° 30.

Mais — et là se trouve un irréductible de la psychanalyse — lalangue ne peut s'interpréter ni vraiment comme signifiante (car elle ne fait en elle-même ni signification ni sens), ni comme signifiant unaire (qui ne produit que du signifiant binaire, linguistique disons), ni comme fonction phallique.²⁴ De là, elle correspond au refoulement primordial de Freud, lequel ne peut être reconnu que depuis la rétrogrédience à laquelle mène le refoulement proprement dit. C'est qu'aucune fonction n'est accessible, sinon par ses praticables extensionnels, ou, disons, eu égard à ses moyens de la mise en scène (la dite figurabilité de Freud) que Lacan spécifie de la lettre.²⁵ Ainsi lalangue est « logique » au sens propre, comme toute fonction. C'est indiquer qui plus est par là que les liens littoraux et réversifs entre intension et extensions fonctionnelles sont proprement de l'ordre d'un schème syntactique. Ces extensions, Lacan les dit de plus « parasexuées » (p. 201) en ce qu'elles ancrent l'Autre, à la fois comme réel, imaginaire et symbolique, dans la différence sexuée de l'idéalisation. Et l'Autre se superpose ainsi — en ces trois postes catégoriques — à l'objet comme au corps, chacun tout autant réel qu'imaginaire et symbolique. Ainsi s'opposent la jouissance phallique « hors corps » et la jouissance de l'Autre « hors langage » (*ibid.*) et tout autant hors lalangue. C'est souligner l'opposition du réel au (« pur ») symbolique, que ce soit directement comme par l'intermédiaire de l'imaginaire. De la même façon symptomatique, l'on se doit d'opposer la mort symbolique, nécessaire à toute construction, et la mort réelle, déconstructive. Par là encore la logique de lalangue s'oppose au réel de l'Autre, du corps, de l'objet (aussi imaginaires que banalement symboliques). Et la lettre, produite logiquement dans et par l'exercice de sa fonction, ouvre ainsi au réel qu'elle porte sans y correspondre tout à fait (de là le pas-tout) du fait de l'inexistence de ce réel (car n'existe proprement que la signifiante, la jouissance phallique valant existence : comme fait de supposition) ; comme du fait de l'inexistence de l'Autre, du corps réduit au biologique (c'est un cadavre en marche, voire de l'engrais ou des abat-jour à venir) ; comme de l'objet, s'il n'est pas pris dans une raison symboliquement subjectivée. C'est bien dire que la lettre — du moins comme littorale — ouvre à la fois à la forclusion spécifiant le réel dans l'exclusion et à la construction discordancielle de celui-ci.

De ce *para*, Lacan a déjà fait le « parêtre »²⁶ : il n'y a d'être que coupé du sexué et à côté de sa « plaque ». Équivocité des rapports ontologiques, car nécessairement fondés de symbolique.

2.2. Un monde d'objets et de valeurs

Nous nous trouvons là dans cette dualité du réel valant à la fois (1) comme support et conséquence d'exclusion et (2) facteur construit, si l'on veut bien l'entendre comme tout autant réarticulable en tant que tel qu'imaginaire et symbolique. Aussi je différencierai de même, selon ces valeurs distinctes de réels variablement « catégorisés », des objets proprement réels ou imaginaires ou symboliques²⁷. Et pareillement le parcours des valeurs que Frege spécifie comme objet (et, comme tel, signification sinon référence) se présente aussi au niveau de l'imaginaire et du symbolique : la valeur n'est pas uniquement parcours, elle est aussi formalisable en modèle, comme prise dans des rapports renouvelables. C'est là

²⁴ *A fortiori* lalangue ne peut valoir, malgré les positions équivoques de Lacan à cet égard, comme langue maternelle.

²⁵ J. Lacan, *Écrits*, p. 511.

²⁶ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, pp. 488- 490; *Encore*, Seuil, p. 44.

²⁷ Un exemple parmi d'autre : le différend d'appréciation entre Husserl et Twardowski sur la question de l'objet. Cf. Husserl/Twardowski, *Sur les objets intentionnels*, Vrin.

souligner le monde comme à la fois un monde d'objets et un monde de valeurs, celles-ci entrant dès lors dans les catégories de l'économie politique (valeur d'échange dans le symbolique, valeur d'usage dans l'imaginaire, plus-value dans le réel).

2.3. Différenciation de ces extensions

Une fois qu'avec Lacan on dépasse la présentation monocatégoriale de la définition frégéenne des rapports intension-extensions, la question se pose des rapports qu'entretiennent entre elles ces extensions : ceux-ci ne peuvent passer que par l'intension qui seule les fait fonctionner (au sens propre) en les homogénéisant sous cet angle.

C'est sous le terme d'aliénation (reversivement organisée en « séparation » selon le vocable de Lacan) que cette homogénéité opère, si du moins on est à même de différencier, bien que Lacan n'ait rien souligné de tel, aliénation réelle, aliénation imaginaire et aliénation symbolique. Au plus simple cette dernière est celle que Lacan étudie entre signifiants ($S_1 \rightarrow S_2$) dans *Les quatre concepts...* ; l'aliénation imaginaire est celle de « Le stade du miroir » ; l'aliénation réelle est celle de l'incommensurable entre le Un et le *a* dans *La logique du fantasme*.

Leur commune mesure, si je puis dire, est le rapport d'évidement des extensions (manque, faille, contien, indécidable) qui fait appel au trou purement symbolique de la pulsion de mort. Ce même rapport au zéro définit l'extension expansionnelle des transfinis dans le réel, le tridimensionnel ambiant, et les diverses variétés topologiques rendant compte du signifiant.

2.4. Évidement des réels

À la fois les divers types d'objets sont évidés dans leur ontologie toute idéologique, mais leurs valeurs ne s'entendent qu'à partir de la fonction d'échange qui se présente comme principe d'évidement (ou présentification de l'absence, soit la fonction paternelle de Freud) démultiplié dans les extensions. L'inexistence réelle n'est donc pas l'inapparence imaginaire ou le variable symbolique.

Chaque réel (réel, imaginaire ou symbolique) dépend d'un mode forclusif particulier. Freud parle d'*Ausstoßung* (du point de vue du sujet) pour faire état de la constitution de l'Autre objectal, spécifié d'*Unlust*. Il va de soi que l'exclusion du sujet hors de l'image spéculaire qu'il appréhende comme la sienne en s'identifiant à celle de l'autre (l'autre immédiat dont le grand Autre lui assure que l'image est, à lui sujet, la sienne propre) la met (et le met) dans une position de semblant qui appelle à sa mise en scène symptomatique. *A fortiori* le principe même d'un rapport signifiant que le sujet métaphorise fait de cet évidement, propre à tout rapport en tant que solution de continuité, un réel assurément symbolique.

C'est au fond parce que tout réel est d'abord fonction extensionnelle à l'œuvre qu'il se présente comme évidé

- dans sa construction syntactique (réel réel),
- dans sa construction formelle qui reprend la précédente (ce sont par exemple les graphes de Lacan qui schématisent les modes d'échange propres à la syntaxe en œuvre) ; nous avons là un réel imaginarisé,

- dans les transformations signifiantes qui mettent en jeu les rapports réarticulant les préalables de symétrisation que Lacan utilise dans son « Introduction au séminaire sur *La lettre volée* ».

Chaque mode de réalisation implique ainsi un choix dont la contrepartie est forclusive. Mais chaque évidement forclusif peut néanmoins s'échanger (de façon discordancielle) avec un autre.

Aussi (dans le borroméen) les trous du réel, du symbolique et de l'imaginaire, ne valent-ils, en terme d'existence, que sous couvert (si je puis dire) de leur entour consistant comme corde du nœud (par exemple). Les divers réels en jeu, sont ainsi variablement évidés, même s'ils le sont tous et que cet évidement les caractérise comme réels. Mais de ce fait ils sont en mesure d'entrer en jeu symboliquement sous les divers avatars de consistances différenciées, ne serait-ce que par la distinction que leur impose une nomination diversifiée. En quelque sorte le nouage borroméen rapporte des trous les uns aux autres (trou réel, trou imaginaire, trou symbolique) au travers des « cordes » du nœud qui ne sont que passages littoraux d'un registre à l'autre du trou d'ensemble.

3. Diversité des réels et construction des corps

La structure réversible de l'organisation fonctionnelle signifiante se manifeste pour Lacan dans le fait que « le terme de « libido » ne fait en effet qu'exprimer la notion de réversibilité qui implique celle d'équivalence » (p. 19, insistant plutôt sur l'imaginaire comme tributaire du symbolique, p.24)²⁸. L'idée est que pour soutenir la fonctionnalité signifiante, il faut un concept renvoyant à une énergétique, d'où celui de « libido ». Sous-entendu : une énergétique du corps.

Lacan souligne que le fantasme (mettant en place une certaine réalité) n'est pas le réel, mais en donne l'indication sous la *forme* d'un lien à l'interlocuteur, quand précisément c'est de ce lien qu'il s'agit en ce que la relation d'échange est essentielle à soutenir toute position de sujet (c'est-à-dire : quelle qu'en soit la forme, le formalisme, voire la formule). Ce faisant, il indique « qu'un phénomène n'est analysable que s'il *représente* [je souligne, R.L.] autre chose que lui-même » (p.25). Entendons au travers de cette représentance (plus que représentation, concept trop réducteur) que rien ne s'interprète, ni du réel, ni de l'imaginaire, ni *a fortiori* du symbolique, sauf à n'avoir de valeur qu'à faire relation, rapport ou interface subjective. (Façon de ne définir du sujet qu'au travers de ces raisons énonciatives, ou trouvant leur départ dans l'énonciation.) Mais pour ne pas être ainsi réduit à *une* symbolique, *le* symbolique (impliquant le principe de relations et rapports d'échange) est à la fois fondé d'un vide (rendant l'opération possible) et producteur d'un autre vide à distance du précédent (un écart, un décalage, une *Entstellung*). Autrement dit rien n'opère terme à terme, et l'on ne saurait donc parler tel quel d'un réel symbolisé. Plutôt serait-ce qu'une réversion fait correspondre le symbolique, spécifié depuis tel réel en cause, à tel autre réel, en ce que celui-ci est de toute façon fondé de tel ou tel mode symbolique d'organisation syntactique, en l'occurrence référé ici au mode symbolique considéré initialement pour correspondre à un réel préalable.

3.1. Superposition des corps aux objets

²⁸ J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », conférence de 1953, in *Les Noms-du-Père*, Seuil.

Depuis cette réversion du réel au symbolique (l'un pas sans l'autre), Lacan souligne la construction du symptôme²⁹, « construit à la façon dont les images sont construites dans les rêves » (p.26-27) : plurivocité, superposition, surdétermination. Mais ces images ont plus d'une raison de se constituer et ce dès l'enfance. En particulier la raison transférentielle dépend de leur mise en jeu répétitive. Le réel de l'affaire est de les constituer à nouveaux frais au sein du procès psychanalytique. Ce réel tient à la projection, moins d'une image préalable projetée sur l'analyste, qu'à la projection d'une situation antérieure dans l'espace de séance. Sinon « projection », il s'agit d'une correspondance dont le mouvement même est le réel. Ainsi l'interlocuteur analytique, pris en objet de discours dans le transfert, est-il intégré symboliquement à ce mouvement réel selon un corps qui dépasse celui des protagonistes en présence pour se faire valoir comme support énergétique des opérations réelles, imaginaires et symboliques ainsi nouées dans le transfert. Pas d'autre réel en psychanalyse qu'intrinsèque à ces mouvements subjectifs en œuvre dans une cure analytique. Ce n'est au fond pas fondamentalement différent du Temps logique, où la subjectivité considérée propre à chacun s'avère dépassée par la dialectique entre tous, laquelle constitue chacun.

Comme Lacan le dira plus tard cette mobilisation (ou ce « motif ») du réel est dépendant, je le rappelle, d'une forclusion. Le sujet ne peut s'accepter (je le dis en termes d'*Annahme*, incluant en son fond la supposition inhérente à cette admission) « qu'en abolissant l'*alter ego* du moi » (p.34-35), c'est-à-dire sous condition de forclore l'objet dont il prend pour sien l'image, et plus avant toute extension (valeur, forme ou rapport renouvelé). En fin de cure, cela conduit au désêtre de ce que serait un analyste supposé conséquent, ce que l'analysant prend à son compte comme destitution subjective. La fonction sinon de l'agressivité (*ibid.*), du moins celle de la pulsion de mort, se profile ici. Pas de réel, sinon établi depuis l'effet de la pulsion de mort. D'où la prise en compte sociétale de la pulsion de mort sous la forme des interdits, et plus avant le confort leurrant du groupe.

3.2. Variations des plus-de-jouir

Plus avant ce sont les propositions œdipiennes qui se réalisent et qui situent dans les « structures élémentaires de la parenté » les relations d'échange qui valent pour toute production, celles des corps, celles des plus-values, celle du monde et des objets, celle des significations, etc.

Du vide inaugural dont — par la mise en structure syntactique de celui-ci et sa promotion comme dorénavant structuré — s'organise cette production, le sujet ne se fait tel qu'en tant que promoteur de cette production. Il y trouve dès lors son compte dans les antécédents proprement postérieurs (selon toujours un après-coup rétrogrédient) dont il fait ses référents et que sont les objets, ainsi produits en suppléments³⁰ et qui, devenus ainsi référents (*Bedeutungen*), ne prennent signification pour lui que de l'en-plus grâce auquel ils supportent sa jouissance. Comme plus-de-jouir, ils déterminent les raisons identificatoires du sujet, identifié aux extensions corporelles de la structure dont il fait symptôme.

Le sujet peut ainsi — c'est quoi qu'il en soit un « choix » inconscient, comme Freud en parle — développer des symptômes variables selon que ces objets valent plus-de-jouir s'inscrivent dans les réels, les imaginaires ou les symboliques syntactiquement construits et,

²⁹ Sur le mode étudié dans les chapitres précédents.

³⁰ À entendre comme la supplémentation de carrefour de bandes par une ou des (deux communément) pastilles sphériques représentant le ou les objets en cause.

comme tels, réels, imaginaires, et symboliques. Je ne prends ici qu'un seul exemple associant ces divers modes catégoriques de symptôme et heureusement disparus depuis l'introduction des neuroleptiques (qui à mon sens opèrent eux aussi de la même façon : pas à partir de leur incidence biologique, mais, depuis le rapport transférentiel symbolique, dans l'imaginaire corporel du sujet, au profit d'une incidence réelle). Il s'agit du délire aigu hyperazotémique. Assurément symbolique dans les lâchages des coordonnées du sujet, et donc comme déconstruction subjective sans retour dialectique sur l'intension (cela définit pour moi un tel moment psychotique : bouffée délirante, dit-on), selon un imbroglio imaginaire qui cesse de prendre le côté « peigné » (comme on dit en topologie) et normalisant qu'il a en induisant les identifications spéculaires, ce délire produit le même « emmêlement » (dirai-je, par référence au discours de Freud sur le mixage pulsionnel réimpliquant la mort, au sens réel cette fois, dans la vie) des cycles métaboliques du sujet, de l'organisme plus exactement alors, au point que celui-ci en mourait au XIX^{ème} siècle.

3.3. Symptomatologie des réels

Mais inversement tout réel appelle sa symbolisation, c'est comme cela que je considère la structure ternaire du *Witz*.³¹

Lacan ne dit rien d'autre : « Pour qu'une relation prenne sa valeur symbolique, il faut qu'il y ait la médiation d'un tiers personnage qui réalise, par rapport au sujet, l'élément transcendant grâce à quoi son rapport à l'objet peut être soutenu à une certaine distance » (p.38).

Pour autant rien ne contraint à prendre ces tiers que Lacan dit « transcendant[s] » (p. 39) comme le support imaginaire autorisant une réalisation symbolique. Réalisation symbolique assurément, mais dans Freud, le tiers n'est là que pour valider l'opération de symbolisation et juger de la réussite de cette opération, ce à quoi ne peut prétendre le sujet encore englué dans un réel inaccessible et forclusif. Voilà ce qu'est symboliser l'objet réel : le faire passer par la parole en infléchissant le vocabulaire pour y inclure la forclusion dont dépend cette manœuvre. Sans vide inaugural (même par après-coup rétrogrédient) et opératoire, sans négation déconstructive des extensions fonctionnelles, il n'y a pas de réel, et il n'y a pas cet équivalent du laissé-pour-compte (ou de la mort ou du détruit) d'où s'organise tout déplacement, tout échange, toute transaction.

Ainsi peut-on différencier un réel purement réel d'être simplement inaccessible, mais prenant néanmoins valeur selon l'usage qu'on en fait ; un réel imaginarisable, précisément en termes d'usage, passage de la relation d'échange à la valeur d'usage ; un réel symbolique, et pas uniquement symbolisé, opérant dans la parole par le mot d'esprit en ce qu'il fait trait, et d'abord du sujet à l'Autre, mais aussi inversement.

Et Lacan décrit un cursus de la psychanalyse (circulaire, articulant le réel symbolisé à lui-même) dont je ne reprends pas ici le périple. Je n'en soulignerai qu'un aspect que Lacan a martelé dans son enseignement : rR signifie que « tout ce qui est réel est rationnel et inversement » (p.49).

De cette rationalité — dont j'imagine mal une construction autre que kantienne (dans laquelle je soulignerai simplement trois phases, toutes productrices d'un réel spécifiable : (1) le schématisme de la structure, soit le choix des schèmes opératoires en raison, y compris comme construction des réels³² ; (2) l'esthétique transcendantale, mais révisée pour lui

³¹ R.L., « Rapports et non-rapports dans le *Witz* », *loc. cit.*

³² Et là il s'agirait de discuter Carnap, Goodman, Hintikka, Ce qui ne trouve pas sa place ici.

accorder la formulation nécessaire à l'asphéricité signifiante³³ ; (3) l'interaction (*Wechselwirkung*, qui n'est pas « réciprocité ») entre sujet et objet, sujet et signifiants, sujet et Autre, et au fond entre réels symbolique et imaginaire, impliquant comme leur ensemble *le* symbolique —, de cette rationalité on tire le mode d'élaboration des symptômes comme participant des réels.

Ainsi en est-il des effets somatiques du plus-de-jouir consommant le sujet dans un réel assurément réel, ne serait-ce, exemple suffisant, que la dérégulation des défenses réelles (biologiques) du sujet dans les maladies auto-immunes, établies bien entendu à partir de l'identité des supports chimiques de l'immunité et de la transmission neuronique ; mais tout autant c'est l'imaginaire de l'hypochondrie, aussi prise en exemple, ou de l'angoisse (où précisément cet imaginaire s'annule), où l'imaginaire confine au réel d'une maladie que le sujet rend présente ; et c'est, autre exemple encore, l'interprétation paranoïaque qui déplace le symbolique vers des catégories de sens toutes prédéterminées et qui ne sont déjà plus guère signifiantes, en réordonnant dans le réel les modes d'échange du sujet.

3.4. Inécriture des réels

Pour réenvisager la construction de ces réels et de la symptomatologie qui peut leur être associée, je soulignerai, dans mes propres termes, mais pour suivre Lacan³⁴, que chaque moment (« scansion », p. 14) d'élaboration subjective du développement organique de l'enfant (*i.e.* du sujet) est intimement lié au langage qui participe à (et de) la construction, non seulement de ce lien, mais surtout des conditions organiques elles-mêmes, indissolublement liées elles aussi au langage.

Il faut ainsi entendre « langage » dans ses divers registres, celui, pour moi logique, de lalangue, celui des discours, celui de telle langue (spécifiable comme maternelle pour tel enfant) — et surtout, en soubassement de ces registres, le rapport de chacun à l'écriture.

J'ai déjà insisté sur la littoralité des opérations en jeu dans la construction des réels d'objets, de valeurs, de jouissances, de mondes, etc. Je voudrais ici en souligner la fonction de lettrage des passages littoraux qui scandent cette construction. C'est assurément évident dans la construction syntactique qu'effectue Lacan dans l'« Introduction au séminaire sur *La lettre volée* ». Mais plus fondamentalement chaque scansion littorale est spécifiable d'une lettre, non pas un caractère, mais une lettre pointant et le passage d'un mode de réécriture à l'autre et, au sein de chaque mode, les liaisons entre ses constituants. Une telle lettre spécifie, en dehors de sa « caractérisation », la place même de cette transaction (au sens propre). Aussi parlerai-je ici d'« inécriture », façon de ramener le caractère au littoral. De là, l'indécidabilité qui marque leur « rapport » (du « cesse de ne pas s'écrire » au « ne cesse pas de ne pas s'écrire »).

Ce faisant, au sein de cette écriture des réels, comme on l'a vu initialement, chaque réel est pointable d'une inécriture : chacun est indexé en quelque sorte de l'exclusion d'une lettre. De là chacun est spécifiable d'un mode forclusif particulier attendant à une négation particulière dans la série des négations, que celle-ci soit de l'ordre des négations freudiennes ou des négations lacaniennes, entre autres et non restrictivement. Je n'en ferai pas l'inventaire ici.³⁵

³³ Cf. R.L., cours à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, 2007-2008.

³⁴ J. Lacan, Conférences et entretiens dans les Universités nord-américaines, *Scilicet* 6/7.

³⁵ J'ai déjà évoqué forclusion, dénégation, démenti, dédit, renoncement, etc. chez Freud ; mais ce peut être aussi « il n'y a pas de. », pas je, pas ça, « pas de rapport », etc., chez Lacan — et la suite est longue.

Je veux simplement indiquer par là — de façon dialectique entre construction et déconstruction — que rien ne s'écrit d'une syntaxe mise en jeu qui ne porte en son sein les causes de son « défaire », à l'instant actuel encore en germe, mais repérable de ce que l'écriture recèle d'inécriture au sens de cette « Introduction au séminaire sur *La lettre volée* ». La torsion réelle dans la tresse borroméenne organise le nouage borroméen (dessus/dessous) comme réel de la langue. Mais l'inécriture de ce nouage est incluse dans la dissolution inhérente à la nodalité borroméenne.³⁶ L'évidement du réel retrouve ainsi dans sa borroméanisation l'évidement propre aux trous organisateurs des carrefours de bandes à partir des surfaces topologiques asphériques utilisées schématiquement par Lacan.

On retrouve dès lors, au sein même de la théorie psychanalytique telle que Lacan la promeut, ce principe d'illecture³⁷ dont il fait grand cas dans son écriture.

³⁶ Cf. R.L., « L'abandonnée », in *Cahiers de lecture freudiennes* n° 19, *Les démentis du réel*, Lysimaque.

³⁷ J. Lacan, « Compte rendu de *L'acte psychanalytique* », *Autres écrits*, Seuil, p.382.